

L'AGE D'OR

REVUE BASÉE SUR DES FAITS, DES ESPÉRANCES ET DES CONVICTIONS



JOIE ET ESPERANCE



1^{re} année N° 8

20 avril 1924

Prix du numéro

de Pâques: 20 centimes

Entered as second-class matter April 20th 1924 at the post-office at Brooklyn, N.Y., under the act of March 3rd 1879. (Sec. 415, P. L. 22 and 23)

VOUS LIREZ DANS CE NUMERO:

VIE SOCIALE ET EDUCATION

Pâques 1924 115

ARTS ET LITTERATURE

Joie et espérance (illustration) . . 113
Attente (poésie) 116
Résurrection (illustration) . . . 120/121
Le printemps (poésie) 124
Gethsémané (dessin) 125
Trouvez Dieu (poésie) 127
La nuit (illustration et poésie) . . 128

HISTOIRE

Documents anciens et intéressants . 117
Boîte aux lettres 126

PHILOSOPHIE

O matin de la résurrection, viens
bientôt ! 122
Le cortège triomphal du printemps . 124

ACTUALITE

Les enfants des rues à Moscou . . 123

SCIENCES ET INVENTIONS

Signes des temps 126

RELIGION

Gethsémané 125
La Harpe de Dieu / La Justice
manifestée 127

PRIX D'ABONNEMENT

POUR LA FRANCE

ET LA BELGIQUE:

Selon le cours du jour
Prix du numéro 40 centimes

POUR LA SUISSE:

Frs 5.— par an / Frs 2.50 pour 6 mois
Prix du numéro 20 centimes

POUR TOUT AUTRE PAYS

(en francs suisses):

Frs 8.— par an / Frs 4.— pour 6 mois

— Printed in Switzerland —

Paraît deux fois par mois . . le 5 et le 20
Impression et expédition: Imprimerie de l'Âge
d'Or, 36, rue des Communaux, Berne (Suisse)
Gérant responsable E. Zaugg

Collaborateurs de la rédaction:

E. Delannoy Paris
A. Degueldre Paris
S. Lequime Denain
S. Dapremez Liévin
L. E. Favre Genève
Ch. Schlatter Lausanne

"The Golden Age" April 20th
Published semi-monthly
Published by The Golden Age
Rue des Communaux 36, Berne . Switzerland
Volume I No. 8
Yearly subscription price \$ 1.50
Canada and miscellaneous foreign . . \$ 2—

L'ÂGE D'OR

REVUE BI-MENSUELLE

BASEE SUR DES FAITS, DES ESPÉRANCES ET DES CONVICTIONS

1^{re} année

Berne et Paris, le 20 avril 1924

Numéro 8

Pâques 1924

Les conducteurs religieux invitent le peuple à célébrer avec une allégresse mitigée par une sainte émotion l'anniversaire de la résurrection de cet être prestigieux, éblouissant de clarté, tout fait d'amour et de vérité, qui mourut et ressuscita pour que nous puissions aussi ressusciter. L'ouverture de sa tombe symbolisait l'ouverture d'une ère nouvelle.

Le peuple, avec sa robuste philosophie simplifiée, ne pâlit pas sur des traités de théologie; les problèmes exégétiques ne le passionnent pas davantage.

«Laissez-nous donc tranquilles! nous avons les oreilles comblées de vos dithyrambes sur l'amour de Jésus-Christ. Nous voulons bien admettre que d'après les historiens bibliques Jésus fut un admirable caractère, que sa doctrine fut parfaite...

Et après? Quel bénéfice en avons-nous retiré?

A quoi cela nous sert-il d'avoir reçu de Jésus-Christ une doctrine que personne ne met en pratique?

Qu'y a-t-il de changé depuis son apparition?

Quelle différence y a-t-il entre les conditions antérieures à sa venue et celles postérieures à son départ?

Pour nous, les éternels opprimés de la terre, la seule joie effective de Pâques c'est quelques jours de congé où nous goûtons, le cœur relativement tranquille et l'esprit détendu, un repos beaucoup trop mérité sous le soleil vivifiant, dans l'air odoriférant de la nature renaissante.

On raconte que quand Jésus naquit, une brèche s'ouvrit dans les nues et que des bergers couchés aux champs virent dans cette porte entre-bâillée sur l'infini des armées d'anges qui disaient: «Gloire à Dieu dans les lieux très hauts et paix sur la terre parmi les hommes de bonne volonté.» — Luc 2: 14.

Où est-elle, cette promesse de paix? Il n'y eut jamais tant de guerres!

Il nous est promis aussi que ce Rédempteur régnerait éternellement sur tous les dominateurs qui lui obéiraient. Les textes aussi prometteurs que celui-ci pullulent dans les Ecritures, mais après dix-neuf siècles d'espérance stérile, notre incrédulité n'est-elle pas largement justifiée?

Notre scepticisme est même obligatoire, car non seulement les promesses n'ont reçu aucun commencement d'exécution, mais les coquins modernes sont encore plus heureux que les malfaiteurs antiques; d'après le portrait que nous laisse d'eux le psalmiste Asaph, ils n'étaient pas à plaindre:

«Rien ne les tourmente jusqu'à leur mort, dit-il,
Et leur corps est chargé d'embonpoint;
Ils n'ont aucune part aux souffrances humaines,
Aussi l'orgueil leur sert de collier,

La violence est le vêtement qui les enveloppe;
L'iniquité sort de leurs entrailles,
Les pensées de leur cœur se font jour.
Ils raillent et parlent méchamment d'opprimer.
Ils profèrent des discours hautains.
Ils élèvent leur bouche jusqu'aux cieux.
Et leur langue se promène sur la terre...
Toujours heureux, ils accroissent leurs richesses.» —

Psaume 73: 4—12.

Les méchants que nous nourrissons ne sont pas moins gras, leur physique n'est pas moins florissant; heureusement que le Créateur tout-sage et tout-bon les dota d'une peau élastique, qui permet des dilatations inoffensives, sinon ils craqueraient de partout. La foule timorée leur administre d'amples coups de chapeau; ils ont une cour de thuriféraires qui accordent leur lyre pour magnifier leurs exploits, et la société reconnaissant incorpore ces gloires dans la légion d'honneur.

Le prophète Esaïe avait aussi promis que le Messie ferait de la droiture une règle et de la justice un niveau; c'est le mensonge qui est devenu une règle et l'iniquité un niveau.

Pour les éminences de boue qui pratiquent une justice de mi-carême, l'homme juste et droit est un phénomène archaïque, démodé, non évolutif, et il s'en tire à bon compte s'il n'est gratifié que du titre d'imbécile; il est impossible de lui accorder moins.

Au temps de Jésus, il y avait des prêtres qui croyaient qu'un costume excentrique conférait une supériorité, et qu'il suffisait d'avoir le cerveau bourré de lois, de préceptes et d'ordonnances pour être irréprochable; ils se sanctifiaient la peau tous les matins en pratiquant les ablutions mosaïques. Ils avaient pris le symbole pour la réalité. Ils lavaient leur sépulcre, ils le blanchissaient de plus en plus.

Quand vint Jésus, sans appareil, sans lettres, sans diplômes, sans mandat, ils dirent: «D'où sort ce pauvre hère, d'obscur extraction? Quelle prétention! Quelle outrecuidance! Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth! Et cette foule stupide qui acclame ce séducteur!... glapissaient-ils!

Ce misérable qui ose dénoncer notre formalisme, qui prétend nous faire obéir à la loi de Moïse, qui a l'audace de soulever nos masques! Un seul remède est applicable: il faut ôter de la terre un homme si dangereux. Et, fous de rage, ils crucifièrent le Juste.

On nous raconte que Jésus avait encore dit: «L'heure vient où tous ceux qui sont dans les sépulcres en sortiront». Non seulement personne n'en sort, mais on meurt de plus en plus vite.»

Le prophète Zacharie déclare en Luc 1 : 79 que ce Sauveur éclairerait ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. Malgré des efforts millénaires pour voir clair, les yeux ne sont pas délivrés de l'obscurité, et les pauvres aveugles restent assis; la nuit a toujours le dessus, le noir ne se dissipe pas; parfois, une faible lueur fugitive allume un espoir vite éteint. Quelques-uns de ces aveugles se persuadèrent par auto-suggestion qu'ils voyaient, aussi se mirent-ils à guider les autres. Ce qui devait arriver arriva, l'étrange cortège tomba tout entier dans une fosse, ce qui lui ôta le goût des aventures.

Le peuple en est réduit à espérer beaucoup d'une autre constitution ou d'un nouveau ministère.

Nous disons aux désabusés : « Prenez courage », les obscurantistes notoires, les docteurs ès ténèbres diplômés, qui débitent à forfait de la confusion dogmatisée, seront bientôt anéantis. Si, avant Jésus-Christ, de faux dévots astucieux prétendirent se purifier intérieurement en se lavant, leurs successeurs ont trouvé beaucoup mieux pour simplifier la religion et la rendre confortable. Ils imaginèrent entre autre chose de convertir du pain et du vin quelconque en chair et en sang de Christ, et ils prétendent que ces produits de la terre, auxquels ils ont donné le nom impressionnant de sainte eucharistie, sont réellement devenus la chair et le sang de Christ, de sorte qu'il suffit de digérer et de s'assimiler cette divinité devenue comestible pour être saint de la tête aux pieds.

Tous ces chrétiens pour rire auront bientôt fini leur parodie; depuis longtemps déjà, ils ne sont plus que des fantômes blafards qui vivent péniblement leur maigre reste de jours crépusculaires.

Bientôt la vulgarisation de l'étude de la chronologie biblique prouvera que nous sommes arrivés au temps de la fin de l'âge du mal; les hommes connaîtront aussi le but de la douleur. Si notre brève et souvent misérable existence avait par surcroît comme conclusion définitive le cimetière perpétuel, nous serions les premiers à préconiser le matérialisme le plus positif; mais après avoir considéré la sagesse et la science infinies contenues dans la plus petite des œuvres de la création, est-il admissible que ce Créateur aux perfectionnements invariables, partout ailleurs, aurait eu une pareille défaillance en faisant à l'homme, le seul être conscient et intelligent, le seul être créé à son image, des conditions pires que celles des êtres inférieurs et inconscients?

Il y a là un illogisme, une lacune contre laquelle la raison se cabre. Pour le chrétien, cette lacune n'existe pas. Dans la Bible, il trouve avec force détails la description de la future théocratie où toutes les familles de la terre seront bénies.

Où tous les pieux parasites disparaîtront bientôt, ainsi que tous les autres menteurs, savoir les girouettes de la politique, les pitres de la diplomatie, tous les louches tripoteurs, les agioteurs, et aussi tous les insaisissables requins anonymes de tous poils.

Les jours de tout ce sombre monde interlope sont comptés.

Nous lisons au livre des Actes, chapitre 17, versets 22 à 32, que Saint Paul de passage à Athènes fit devant l'aréopage, avec un à-propos d'une étonnante sagacité, un discours scintillant d'esprit, éblouissant de clarté et inimitable de concision. Il dit notamment aux Athéniens que Dieu a fixé un jour où il jugera le monde selon la justice, par l'homme Jésus, qu'il a désigné, ce dont il a donné une preuve certaine en le ressuscitant des morts. Par ces paroles, le redoutable logicien tronqua son discours; il se livra aux sarcasmes des Grecs et ce fut la dislocation de son auditoire. Les uns se moquèrent, d'autres dirent: « on t'entendra là-dessus un autre jour ». Une autre fois, comme il expliquait au gouverneur Festus les prophéties dont la réalisation est impossible sans la résurrection, le gouverneur lui dit: « Tu es fou, Paul! Ton grand savoir te fait déraisonner ». — Actes 26 : 24.

Quand l'apôtre parle d'un temps fixé d'avance où le monde sera jugé par la justice divine, il est obligé de parler de la résurrection, car la première des conditions à réaliser pour être jugé, c'est de vivre. Or, au temps de Saint Paul comme de nos jours, la presque totalité des hommes dormaient dans la poussière de la terre; il faut donc qu'ils ressuscitent pour subir le jugement équitable, si non le discours de Paul est une imposture.

L'expérience nous a prouvé que le scepticisme des mécréants est voulu pour la galerie. Les athées pullulent dans la rue, au café, à l'atelier parce que c'est la mode, mais dans l'intimité, ils ont moins de bravoure, aucune d'eux n'ose attribuer au hasard la paternité des innombrables merveilles de la création. En ce cas, nous leur disons que la folie de ce hasard est encore infiniment plus sage que toutes les sagesse humaines réunies. Il n'est pas plus difficile pour le Créateur de ressusciter les morts que de sortir l'univers du néant.

Si Jésus n'a pas promis la résurrection des morts, son ministère ne peut s'expliquer, sa prédication est vide de sens, son sacrifice n'a aucune raison d'être et Il ne fit la rédemption de personne.

Un temps fut marqué dans les Ecritures pour la restauration de l'humanité. Les signes de la proximité de cette époque se multiplient. Pour l'œil éteint, aucun symptôme n'allume aucun espoir, mais l'œil averti voit l'orient rosir. Qu'importe la lenteur de l'aurore! Le mot temps sert à mesurer des portions d'éternité; mille ans sont pour Dieu comme le jour d'hier quand il n'est plus. Bientôt s'ouvrira l'âge d'or, qu'il convient d'appeler ici l'âge de la Pâque universelle, car tous revivront, et en ce temps-là seulement chacun connaîtra la profonde signification de « Pâques », fête aujourd'hui dans l'indifférence. Chacun saura alors que cette fête commémorait, la résurrection de laquelle dépendaient toutes les autres.

A. D. P.

Attente

Voici venir l'heure bénie
De la résurrection des morts.
Douleur, tu seras abolie.
Chacun vivra dans l'âge d'or.

O cœurs où la haine est cuisante,
Bientôt vous serez transformés.
De la chaîne la plus pesante,
Captifs, vous serez délivrés.

Vous qui reposez dans la tombe,
Ecoutez, dans le vent du soir,
Battre l'aile de la colombe
Portant un message d'espoir.

La nuit embrume la ravine;
Cependant, une aurore luit,
Annonçant la lueur divine
Qui dissipera toute nuit.

Serge Vorregine.

Documents anciens et intéressants

LE PLUS ANCIEN RAPPORT DE POLICE CONNU

La bibliothèque du Vatican est, on le sait, une des plus riches du monde. Ses archives constituent une mine inépuisable, qu'on ne peut même arriver à complètement inventorier. Il n'est donc pas étonnant qu'elle soit l'objet d'une attention particulière de la part d'un bibliophile aussi éminent que le pape Pie XI, qu'un diplomate, récemment promu académicien, aurait ainsi dépeint, faisant allusion à sa précédente dignité cardinalice: «Un Ratti de bibliothèque».

Par les soins de Pie XI, on vient de remettre au jour un document oublié depuis longtemps et qui constitue le plus ancien rapport de police qui soit connu. Il émane du proconsul Publius Lentulus. Quant à celui qu'il concerne, c'est tout simplement N. S. Jésus-Christ.

Le proconsul signale que son attention a été appelée sur la personnalité de ce dernier et il en donne un signalement assez complet pour une époque où l'on ne connaissait pas le bertillonnage. Voici la description qu'il fait du Christ: «Il a les cheveux blonds et longs. Ils sont lisses jusqu'aux oreilles et de là ils tombent en boucles sur ses épaules. Une raie de milieu les sépare en deux parties égales.

Il porte la barbe entière; elle est d'un blond plus clair que les cheveux et finit en deux pointes. Les yeux sont d'un bleu clair; l'expression en est ordinairement douce, mais par moments, ils reflètent une colère terrible. Les joues sont légèrement colorées de rose.

La taille de cet homme est normale et bien prise. L'homme se tient droit; il parle peu; sa voix est douce. On ne l'a jamais vu rire, mais on l'a souvent vu pleurer. Il a les mains très bien soignées. On l'appelle Jésus, fils de Marie. Ses amis le désignent aussi sous le nom de Fils de Dieu.»

Cette dernière particularité est celle qui a spécialement retenu l'attention proconsulaire, mise en éveil probablement par les marchands du temple dénonçant aux autorités romaines cet agitateur ennemi.

Extrait du «Matin».

Autre document

trouvé au Vatican et qui serait l'original du rapport de Pilate, gouverneur romain de la Judée, à l'empereur Tibère César, expliquant les causes qui provoquèrent le tumulte à Jérusalem en même temps que la mort de Jésus de Nazareth.

A TIBERE CESAR, Empereur,

Noble Souverain, salut!

Les événements qui se sont déroulés ces derniers jours dans ma province ont revêtu un caractère tel que je crois devoir t'en faire un rapport détaillé. Je ne serais pas surpris si dans la suite ils changeaient la destinée de notre nation, car il semble que depuis quelque temps les dieux ont cessé de nous être propices. Je suis presque porté à dire: «Maudit soit le jour où j'ai succédé à Valère Gracien comme gouverneur de la Judée.»

A mon arrivée à Jérusalem, je pris possession du prétoire et j'ordonnai qu'une fête splendide fût préparée, à laquelle j'invitai les notables de la Judée, le souverain sacrificateur et sa suite. A l'heure fixée, aucun invité ne vint. C'était une insulte à ma dignité. Quelques jours après, le souverain sacrificateur daigna me rendre visite. Son maintien était grave et décevant. Il prétendit que sa religion lui défendait, ainsi qu'à ceux qui le touchaient de près, de s'asseoir à la table des Romains et de participer à leurs libations. Je pensai qu'il était bon d'accepter ses excuses, mais, à dater de

ce moment, j'eus la conviction que les vaincus s'étaient déclarés les ennemis du vainqueur. Il me semble que de toutes les villes conquises Jérusalem est la plus difficile à gouverner!

Le peuple était si agité que je vivais dans la crainte continuelle d'une insurrection. Pour la réprimer, je n'avais qu'un centurion, une poignée de soldats. Je demandai au gouverneur de Syrie de renforcer ma garnison, mais il m'informa qu'il avait à peine assez de troupes pour défendre sa propre province. La soif insatiable de conquêtes dans le but d'étendre notre empire au delà des moyens dont nous disposons pour le défendre sera, je le crains, un moyen de provoquer le renversement de notre noble gouvernement.

L'une des diverses rumeurs qui parvinrent à mes oreilles attira tout spécialement mon attention. Un jeune homme, disait-on, était apparu en Galilée, prêchant avec une noble onction une nouvelle loi au nom des dieux qui l'avaient envoyé. Tout d'abord, j'eus l'appréhension que son dessein ne fût d'exciter le peuple contre les Romains, mais mes craintes furent bientôt dissipées: Jésus de Nazareth parlait en ami des Romains plutôt que des Juifs.

Un jour, passant sur la place de Siloé où la foule était assemblée, je remarquai au milieu d'elle un jeune homme appuyé contre un arbre, et qui parlait calmement. On me dit que c'était Jésus. Je le crus aisément, tant était grande la différence entre ses auditeurs et lui. Ses cheveux et sa barbe couleurent or donnaient à son visage un aspect céleste et contrastaient avec leurs barbes noires et leur teint basané. Il paraissait âgé d'environ 30 ans. Jamais je n'ai vu une attitude plus douce et plus sereine. Ne voulant pas l'interrompre par ma présence, je continuai ma route, enjoignant à mon secrétaire de se mêler au peuple et d'écouter. — Le nom de mon secrétaire est Manlius. C'est le petit-fils du chef des conspirateurs qui campaient en Etrurie en attendant Catilina. Manlius a habité longtemps la Judée et connaît la langue hébraïque. Il m'est dévoué et est digne de ma confiance. — En rentrant au prétoire, je trouvai Manlius qui me rapporta les paroles de Jésus à la foule de Siloé. Je n'ai jamais rien entendu de semblable. On chercherait en vain dans les œuvres des philosophes ou ailleurs quelque chose qui fût comparable à ses maximes.

Un des Juifs factieux si nombreux à Jérusalem lui ayant demandé s'il était juste de payer le tribut à César, il répondit: «Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui est à Dieu». C'est à cause de la sagesse de ses paroles que j'ai laissé une si grande liberté au Nazaréen. J'aurais pu le faire arrêter et exiler dans le Pont, mais cela eût été contraire à l'esprit de justice qui a toujours caractérisé les Romains. Cet homme n'était ni séditionnaire, ni rebelle et, à son insu peut-être, j'étendis sur lui ma protection. Il était libre d'agir, d'assembler le peuple et de lui parler, de se choisir des disciples sans en être empêché par mandat du prétoire. S'il arrivait jamais que la religion de nos pères fût supplantée par la religion de Jésus (que les dieux nous en préservent!) ce serait à cette noble tolérance que Rome devrait ses obseques prématurées; et moi, misérable créature, j'aurais été l'instrument de ce que les chrétiens appellent la providence et nous la destinée.

Mais cette liberté illimitée laissée à Jésus provoqua les Juifs; non les pauvres, mais les riches et les puissants. Il est vrai que Jésus était sévère pour ces derniers; selon moi, c'était là une raison politique de ne pas contrôler sa liberté. Il leur disait: «Scribes et pharisiens, vous êtes une race de

vipères; vous ressemblez à des sépulcres blanchis.» Un jour il blâma l'aumône des riches en disant que la pite de la veuve était plus précieuse aux yeux de Dieu.

De nouvelles plaintes des Juifs parvenaient tous les jours au prétoire contre Jésus. Je fus même informé que quelque malheur pourrait lui arriver, que ce ne serait pas la première fois qu'ils lapideraient ceux qui se disent prophètes et que, si le prétoire refusait de faire justice, ils en appelleraient à César.

Toutefois, ma conduite était approuvée par le Sénat et il me fut promis que ma garnison serait renforcée lorsque la guerre avec les Parthes serait terminée. Étant trop faible pour réprimer une sédition, je résolus d'adopter une mesure grâce à laquelle je pourrais obtenir la tranquillité de la ville sans que le prétoire fût contraint à des concessions humiliantes.

J'écrivis à Jésus lui demandant un entretien au prétoire. Il vint. — Tu sais que du sang espagnol mêlé de sang romain coule dans mes veines et que je suis incapable de toute crainte ou de toute émotion puérile. Mais lorsque le Nazaréen fit son apparition dans la basilique, mes pieds semblèrent fixés au pavé de marbre comme par une main de fer; je tremblais de tous mes membres comme un accusé coupable tandis qu'il était calme et serein comme l'innocence. Il s'approcha de moi puis s'arrêta; par un signe, il sembla me dire: «Me voici». Je contemplai un moment avec admiration et respect cet extraordinaire type d'homme. Un type inconnu de nos nombreux peintres qui ont pourtant donné forme et figure à tous les dieux et héros.

«Jésus», lui dis-je à la fin, et ma langue hésitait: «Jésus de Nazareth, je t'ai laissé pendant ces trois ans une grande liberté de parole et je ne le regrette pas. Tes enseignements sont ceux d'un sage. Je ne sais si tu as lu Socrate ou Platon, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il y a dans tes discours une simplicité majestueuse qui t'élève fort au-dessus de ces philosophes. L'empereur en est informé et je suis heureux de t'avoir laissé cette liberté dont tu te montres si digne. Toutefois, je ne dois pas te cacher que tes discours ont soulevé contre toi des ennemis puissants et invétérés. Cela n'est pas surprenant. Socrate eut ses ennemis et il tomba victime de leur haine. Les tiens sont doublement courroucés: contre toi, à cause de tes discours et contre moi à cause de la liberté que je t'ai octroyée. Ils vont même jusqu'à m'accuser d'être ligué indirectement avec toi dans le but de priver les Hébreux du peu de pouvoir civil que Rome leur a laissé. Je te demande donc (ce n'est pas un ordre) d'être à l'avenir plus circonspect et moins porté à exaspérer l'orgueil de tes ennemis, de crainte qu'ils ne soulèvent contre toi la populace stupide et ne m'obligent à employer les instruments de la justice.»

Le Nazaréen répondit calmement:

«Prince de la terre, tes paroles ne procèdent pas de la vraie sagesse. Dis-tu au torrent: Arrête-toi au milieu de la pente de la montagne, afin de ne pas déraciner les arbres de la vallée? — Le torrent te répondrait qu'il doit obéir aux lois du Créateur. Dieu seul sait où va le torrent. En vérité, je te le dis, avant que fleurisse la rose de Saron, le sang du juste sera répandu.» Ton sang ne sera pas répandu, répliquai-je avec émotion. A cause de ta sagesse je t'estime plus précieux que tous les pharisiens orgueilleux qui, abusant de la liberté qui leur est laissée par les Romains, conspirent contre César et interprètent notre bonté comme étant de la crainte. Misérables insolents! ils ne savent pas que le loup des forêts se vêt parfois de la peau des brebis. Je te protégerai contre eux. Mon palais de justice t'est ouvert comme asile.

Un divin sourire se répandit sur la face de Jésus; il

secoua la tête et dit avec grâce: «Lorsque ce jour sera venu, il n'y aura d'asile pour le Fils de l'homme ni sur la terre, ni sous la terre. L'asile du juste est là», et il leva son doigt vers le ciel. «Ce qui est écrit dans les livres des prophètes doit s'accomplir.»

Jeune homme, répondis-je avec douceur, tu m'obliges à changer ma requête en un ordre. La sécurité de la province qui a été confiée à mes soins l'exige. Il faut que tu uses de modération dans tes discours. N'enfreins pas mes ordres, que tu connais. Mes vœux t'accompagnent! Adieu!

«Prince de la terre», répliqua encore Jésus, «je ne suis pas venu apporter la guerre dans le monde, mais la paix, l'amour et la charité. Je suis né le jour même où César Auguste donna la paix au monde romain. La persécution ne vient pas de moi, je l'attends des autres et la subirai en obéissant à la volonté de mon Père qui m'a montré le chemin. Garde donc ta prudence mondaine. Il n'est pas en ton pouvoir d'arrêter la victime au pied de l'autel de l'expiation.»

Ayant dit, il disparut derrière les courtines du palais, tel une silhouette lumineuse.

Afin d'exercer leur vengeance contre lui, les ennemis de Jésus s'adressèrent à Hérode, alors roi de Galilée. Si Hérode n'avait écouté que ses propres sentiments, il aurait immédiatement donné l'ordre de mettre Jésus à mort; mais, bien qu'orgueilleux de sa dignité royale, il eut peur de commettre un acte susceptible de diminuer sa réputation auprès du Sénat. Il vint un jour à moi dans le prétoire; après une conversation insignifiante, il se leva en me demandant mon opinion sur la Nazaréen. Je lui répondis que Jésus me paraissait être un de ces éminents philosophes que produisent parfois les grandes nations, que ses doctrines n'étaient nullement sacrilèges et que l'intention de Rome était de lui laisser la liberté de parole que ses actions justifiaient. Il n'ajouta pas un seul mot; me saluant avec un sourire ironique, il partit.

La grande fête des Juifs approchait et l'intention de leurs chefs religieux était de profiter de l'allégresse populaire qui se manifeste toujours dans les solennités d'une pâque. La ville débordait d'une populace tumultueuse poussant des clameurs en demandant la mort du Nazaréen. Mes émissaires m'informèrent que le trésor du temple avait été employé à corrompre le peuple. Le danger était imminent. J'écrivis au préfet de Syrie pour avoir une centaine de soldats à pied et autant de cavaliers. Il me les refusa. Je me vis seul avec une poignée de vétérans au milieu d'une ville en rébellion, trop faible pour réprimer le désordre et n'ayant d'autre alternative que de le tolérer. La foule en révolte s'était saisie de Jésus. Pensant qu'il n'y avait rien à craindre du prétoire et croyant avec leurs chefs que je fermais les yeux sur leur sédition, ils vociféraient: «Crucifie-le! Crucifie-le!»

Trois puissants partis s'étaient ligüés contre Jésus: celui des hérوديens et celui du sadducéens, dont la conduite séditieuse semblait provenir de deux motifs; de leur haine pour le Nazaréen d'abord et de leur lassitude du joug romain. Ils ne pouvaient me pardonner d'avoir fait mon entrée dans leur ville sainte avec des bannières portant l'effigie de l'empereur romain. Bien que ce fut par ignorance que je commis cette fatale erreur, le sacrilège à leurs yeux n'en était pas moins grand. Ils avaient aussi dans leur cœur un autre grief contre moi: j'avais proposé d'employer une partie du trésor du temple à l'érection d'édifices d'utilité publique, proposition qui avait du reste été mal reçue.

Le troisième parti était celui des pharisiens, également ennemis déclarés de Jésus et qui ne se souciaient pas de notre gouvernement. Ils supportaient avec amertume les sé-

vères réprimandes que le Nazaréen leur avait adressées chaque fois qu'il en avait eu l'occasion pendant trois ans. Trop faibles et trop pusillanimes pour agir par eux-mêmes, ils embrassèrent les querelles des hérédiens et des sadducéens. En dehors de ces trois partis, j'avais à lutter contre la populace indifférente et dépravée, toujours prête à se joindre à une sédition et à tirer profit du désordre et de la confusion qui en résultent.

Jésus fut trainé devant le souverain sacrificateur et condamné à mort. Caïphe accomplit en cette circonstance un acte de soumission dérisoire. Il m'envoya son prisonnier pour que je prononçasse sa condamnation. Je lui répondis que l'affaire appartenait à la juridiction d'Hérode, Jésus étant Galiléen, et je lui donnai l'ordre de l'y envoyer. Ce rusé tétrarque faisant profession d'humilité et protestant de sa déférence pour moi, le lieutenant de César, remit le sort de cet homme entre mes mains. Bientôt, mon palais prit l'aspect d'une ville assiégée. Le nombre des séditeux croissait à chaque instant. Jérusalem était inondée par les foules descendues des montagnes et de Nazareth. Tout Juda semblait s'être répandu dans la ville sainte. Ma femme, une fille des Gaules, prétendait lire l'avenir. Elle vint à moi en pleurant et, se jetant à mes pieds, elle me dit: Prends garde, ne touche pas à cet homme, car il est saint. Je l'ai vu en vision la nuit dernière; il marchait sur les eaux; il fuyait sur les ailes du vent; il parlait à la tempête et aux poissons du lac; tout lui obéissait. Vois, le torrent du Cédron roule du sang! Les statues de César sont couvertes des ordures des gémonies! Les colonnes de l'Intérieur sont ébranlées et le soleil est voilé de deuil comme une vestale dans la tombe! Oh! Pilate, le malheur t'attend si tu ne veux pas écouter les supplications de ta femme! Redoute la malédiction du sénat romain; redoute la puissance de César!

Pendant ce temps, l'escalier de marbre gémissait sous le poids de la multitude. Le Nazaréen me fut amené. Je rentraï dans le prétoire, suivi de ma garde, et, d'un ton sévère, je demandai au peuple ce qu'il voulait. — La mort du Nazaréen! répondirent-ils. — De quel crime l'accusez-vous? — Il a blasphémé! Il a prophétisé la ruine du temple! Il s'appelle le Fils de Dieu, le Messie, le Roi des Juifs! — La justice romaine, dis-je, ne punit pas de mort de telles offenses. — Crucifie-le! Crucifie-le! hurlait la foule implacable. Ces vociférations furieuses remuaient le palais jusque dans ses fondements. Un seul paraissait calme au milieu de cette grande multitude; c'était lui, le Nazaréen!

Après plusieurs essais infructueux pour le protéger contre la fureur de ses persécuteurs déchainés, j'adoptai une mesure qui, à ce moment-là, me parut être la seule capable de lui sauver la vie. Je donnai l'ordre qu'il fût battu de verges; puis, me faisant apporter une aiguière, je me lavai les mains en présence de la multitude, manifestant ainsi ma désapprobation de leurs actes. Mais ce fut en vain; c'est à sa vie qu'ils en voulaient.

J'avais souvent été témoin de la furieuse animosité de la populace, lors de nos commotions civiles, mais rien ne peut être comparé à ce que je vis en cette occasion. On aurait vraiment pu dire que tous les fantômes des régions infernales s'étaient rassemblés à Jérusalem. La foule paraissait ne pas marcher, elle était comme portée, tourbillonnant et roulant en vagues vivantes depuis le portail du prétoire jusqu'au mont de Sion, au milieu des hurlements, des cris et des vociférations terribles. On n'en entendit jamais de pareils dans les séditions de la Pannonie ni dans le tumulte du forum.

Par degrés, le jour devint sombre comme un crépuscule d'hiver, phénomène qu'on avait déjà vu à la mort du grand Jules César, aux ides de mars.

Quant à moi, gouverneur d'une province en rébellion, j'étais appuyé contre une colonne du palais, observant avec anxiété cette lugubre obscurité. Ces barbares conduisaient à la mort l'innocent Nazaréen. Le vide s'était fait autour de moi. Jérusalem avait vomi ses habitants par la porte des funérailles qui mène aux gémonies. Un air de désolation et de tristesse m'enveloppait. Mes gardes s'étaient joints aux cavaliers et le centurion, pour déployer un semblant de pouvoir, s'efforçait de maintenir l'ordre. Je restai seul. Mon cœur brisé m'avertissait que celui qui mourait en ce moment appartenait plutôt à l'histoire des dieux qu'à celle des hommes. Une lourde clameur se fit entendre, venant de Golgotha et, portée par le vent, elle semblait annoncer une agonie que jamais oreilles mortelles n'avaient entendue. De profondes ténèbres descendirent sur le pinacle du temple, s'étendirent sur la ville et la recouvrirent comme d'un voile. Les signes qui furent vus dans le ciel et sur la terre étaient si épouvantables que Denis l'aréopagite s'est, paraît-il, écrié: Ou bien l'auteur de la nature est malade, ou bien l'univers s'écroule.

Vers la première heure de la nuit, je m'enveloppai de mon manteau et je m'acheminai à travers la ville vers les portes de Golgotha. Le sacrifice était consommé. La foule s'en retournait, encore agitée il est vrai, mais triste, taciturne et désespérée. Ce dont elle avait été témoin l'avait frappée de terreur et de remords. Je vis aussi passer tristement ma petite cohorte; le porte-étendard avait voilé son aigle en signe de douleur et j'entendis quelques-uns des soldats murmurer d'étranges paroles que je ne compris pas. Des groupes d'hommes et de femmes s'arrêtaient parfois et regardaient en arrière vers la montagne du Calvaire, immobiles dans l'attente de quelque nouveau prodige.

Je revins au prétoire, triste et pensif. En montant l'escalier dont les marches étaient encore tachées du sang de Jésus, j'aperçus un vieillard dans une attitude suppliante et, derrière lui, plusieurs femmes en larmes. Il se jeta à mes pieds et pleura amèrement. Il est pénible de voir un vieillard pleurer. — Père, lui dis-je doucement, qui es-tu et que demandes-tu?

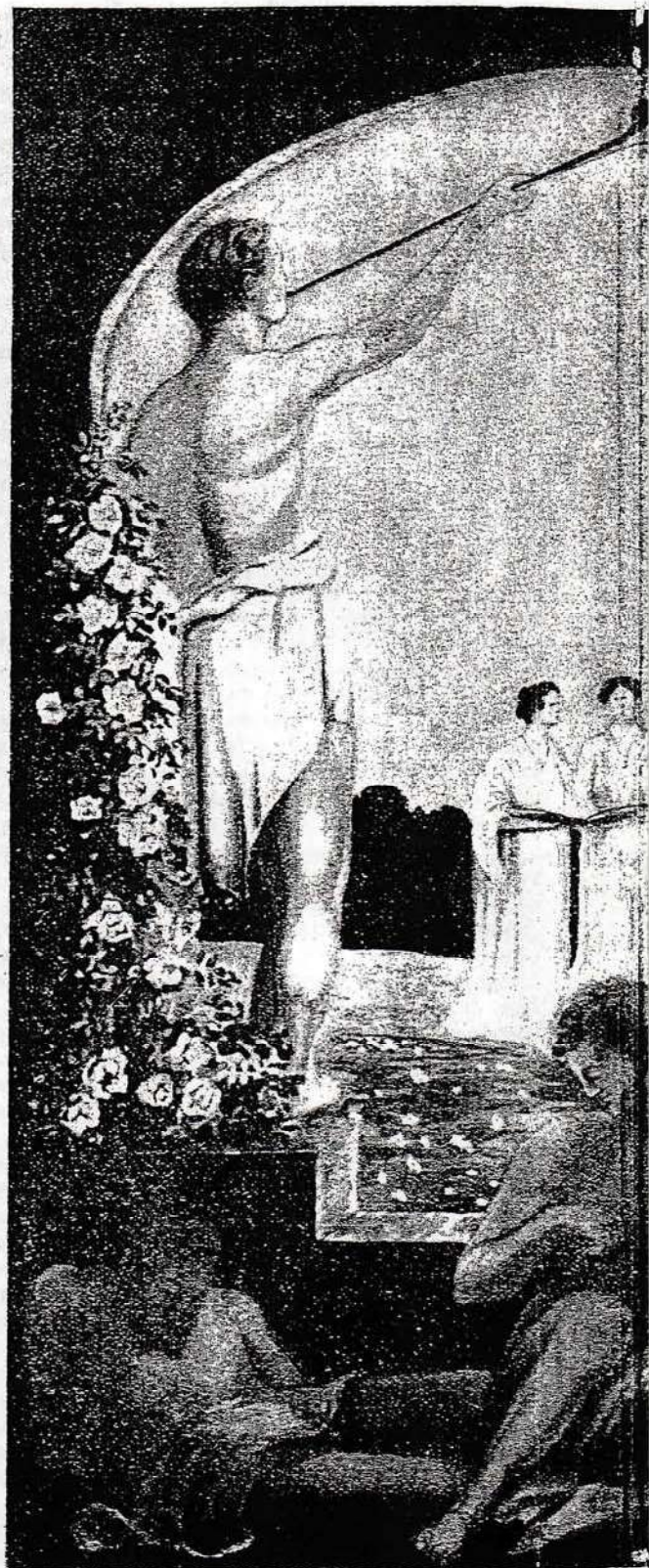
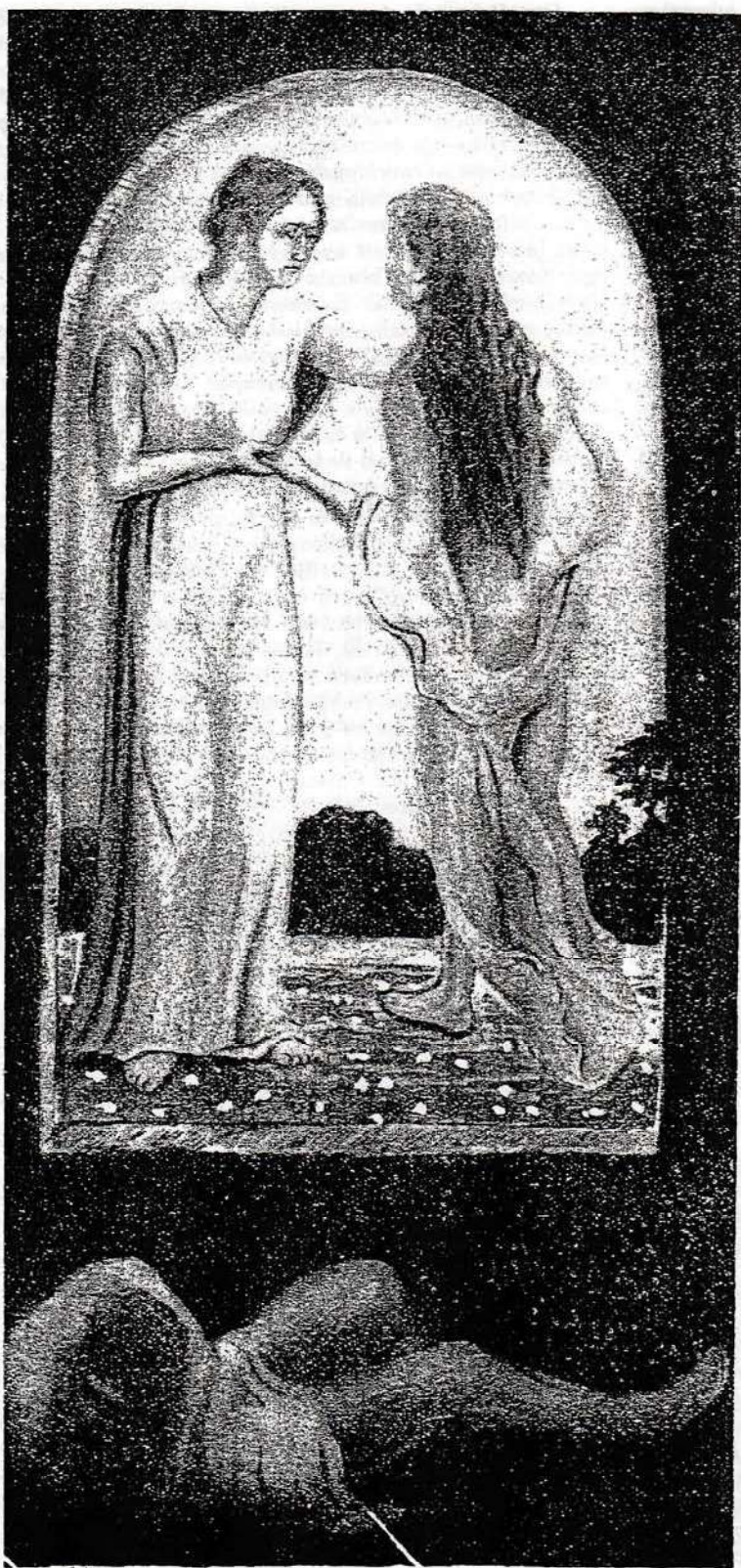
— Je suis Joseph d'Arimathée, répondit-il, et je viens te supplier à genoux de me permettre d'ensevelir Jésus de Nazareth.

— Ta prière est exaucée, lui dis-je, et j'ordonnai aussitôt à Manlius de prendre des soldats pour surveiller l'ensevelissement, afin d'éviter d'autres incidents.

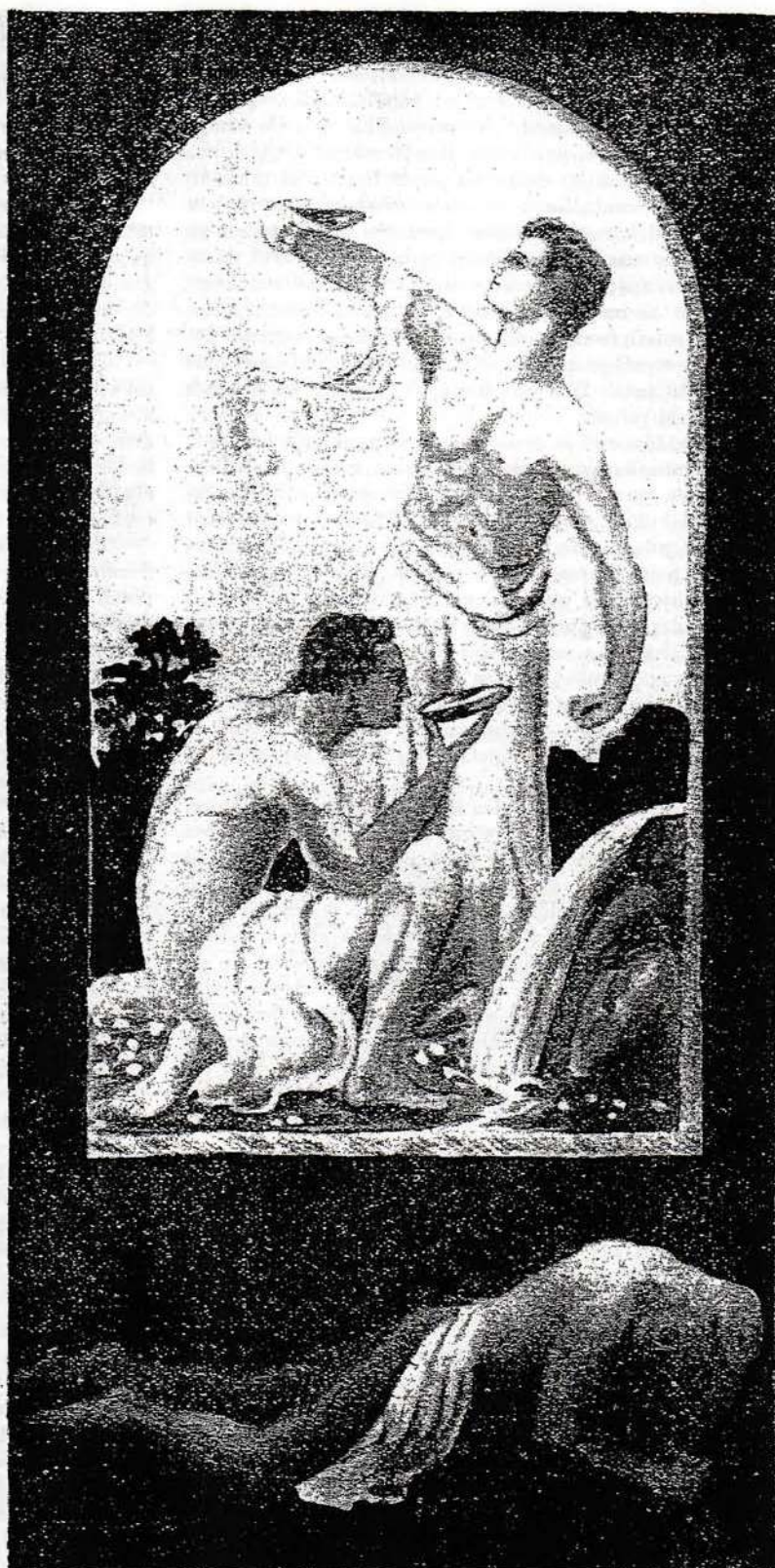
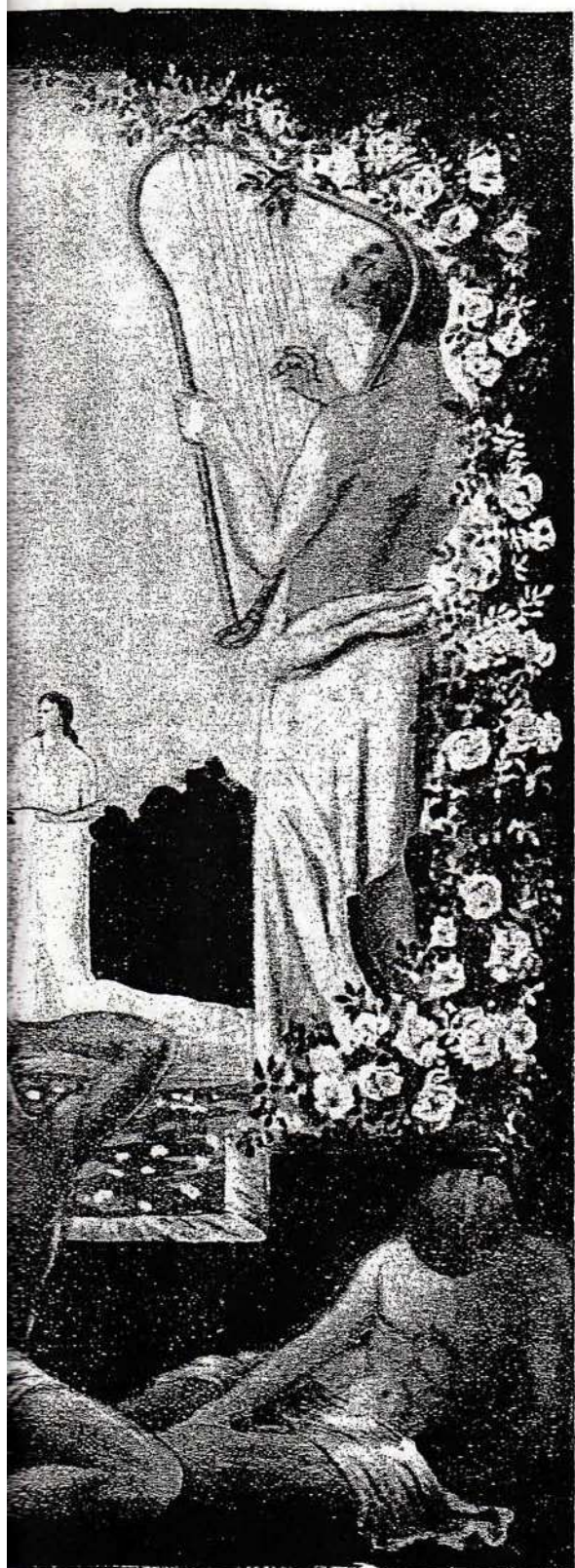
Quelques jours après, le sépulcre fut trouvé vide. Ses disciples publièrent dans tout le pays que Jésus était ressuscité des morts.

Il me restait un dernier devoir à accomplir, c'était de communiquer à l'empereur ces déplorables événements. Je le fis dans la nuit qui suivit la fatale catastrophe et je terminais cette communication lorsque le jour commença à poindre. A cet instant même, le son des clairons sonnait la diane frappa mes oreilles. Portant mes yeux sur la porte de Césarée, j'aperçus une troupe de soldats et j'entendis à une certaine distance d'autres trompettes sonnait la marche de César. C'était le renfort de la garnison promis, soit deux mille soldats choisis qui, pour hâter leur arrivée, avaient marché toute la nuit. — Il était décrété par le destin, m'écriai-je les mains crispées, que cette grande iniquité s'accomplirait, que les troupes demandées pour éviter l'acte d'hier n'arriveraient qu'aujourd'hui! Cruel destin, comme tu te joues des affaires des mortels! Elle n'était que trop vraie l'exclamation du Nazaréen se tordant sur la croix: «Tout est accompli!»

T. D. G.



«Ne vous étonnez pas de cela; car l'heure vient où tous ceux qui sont dans



sépulchres enlèveront sa volé, et en sortiront.» • Jean 5:28.

O matin de la résurrection, viens bientôt!

Les premiers rayons d'un soleil printanier, filtrant à travers le feuillage nouveau d'un érable, pénétrait discrètement dans la chambre d'une paisible dormeuse dont le pâle visage était doucement éclairé par cette fine lumière. Une douce brise agita légèrement les draperies de la fenêtre et semblait caresser les boucles rebelles de la claire chevelure éparse sur les oreillers. Au dehors, d'aimables chanteurs ailés jetaient au vent les notes joyeuses de leur chant matinal. C'est que dame Nature venait d'expérimenter un nouveau réveil et combinait ses efforts pour accomplir la volonté du grand Restaurateur. Les rayons du soleil, le chant des oiseaux, la brise murmurante apportaient un message qui pénétrait les sensibilités les plus profondes de la jeune fille endormie et rompait les chaînes qui semblaient la retenir.

Jeune fille, lève-toi, je te le dis! Et comme en réponse à un appel, ses paupières s'agitent, une douce coloration anime ses joues, et ses yeux bleus s'ouvrent tout grands, interrogateurs; l'étonnement, la perplexité, puis l'allégresse se reflètent dans leur profondeur. Elle se souvient de sa maladie, de sa dernière lutte pour reprendre son souffle, de sa grande faiblesse, de sa chère mère qui se penchait sur elle avec la plus tendre sollicitude, la conjurant de ne rien craindre, mais d'avoir confiance en Celui qui a un pouvoir illimité, le pouvoir sur la mort même. Et maintenant, que se passe-t-il donc en elle? O mystère! Au travers de tout son corps passent des ondes tièdes; elle perçoit les battements de son cœur... C'est la vie! Avec une émotion infinie, elle en constate les signes merveilleux. Elle vit!

Petit à petit, elle rassemble les fils rompus de sa mémoire. Elle reconnaît les objets familiers qui l'entourent. Sa chambre a certainement été préparée pour la recevoir. Que voit-elle là au pied de son lit? Ses vêtements soigneusement rangés. Un grand désir de se lever s'empare d'elle; elle se prépare à faire un grand effort, mais elle est sur pied sans la moindre difficulté. Et voici qu'elle jouit d'une sensation nouvelle: elle n'est plus faible, elle est forte. Elle tressaille de joie. Après s'être rapidement vêtue, elle se rend vers la glace pour mettre en ordre ses cheveux et ce qu'elle voit la remplit de surprise: son visage est resplendissant de beauté et de santé. Elle n'en revient pas! Comment son cœur peut-il porter tant de bonheur! Une profonde gratitude l'envahit; elle balbutie des paroles de reconnaissance.

La maison est silencieuse. Aucun bruit, sauf le tic-tac d'une pendule indiquant l'heure matinale. Elle en conclut que tous les siens dorment encore. Elle quitte doucement sa chambre; elle veut revoir ses bien-aimés. La chambre de sa chère mère attire tout d'abord ses pas, mais un rapide coup d'oeil à l'intérieur suffit pour lui faire comprendre qu'elle est vide. — Où donc peut bien être ma bonne mère à cette heure matinale? se dit-elle. A la paroi au-dessus de son lit est encore suspendu le texte qu'elle aimait entre tous: «Celui qui vaincra, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, comme moi j'ai vaincu et me suis assis avec mon Père sur mon trône» (Apocalypse 3:21). Une ombre furtive voile une seconde son beau visage, mais elle reprend presque aussitôt sa sérénité. Elle comprend! Elle aurait dû savoir! Sa mère leur avait si souvent parlé de ses espérances futures, de son ardent désir de faire un jour partie de la classe choisie par l'Eternel pour bénir toutes les nations de la terre. Était-il donc vraiment possible que sa mère fût entrée dans la gloire céleste; qu'après avoir suivi fidèlement les traces de Jésus elle eût reçu la grande récompense? Oui, il en était sûrement ainsi.

Et mon père, pense-t-elle en se dirigeant vers sa chambre, vais-je le retrouver? — Il est là; il dort. Son visage respire

la paix et le contentement. Elle s'approche et se penche vers lui. Le temps aurait-il rétrogradé dans sa course? Elle s'étonne, puis sourit. Assurément, une main amie a effacé les rides qui plissaient autrefois son front. Elle y dépose un léger baiser et s'éloigne furtivement.

En passant devant la chambre de ses frères dont la porte est restée entr'ouverte, elle aperçoit, non plus les enfants qu'elle connaissait, mais de beaux adolescents. Leurs formes gracieuses abandonnées au sommeil témoignaient éloquentement de leur force et de leur beauté. Quelle transformation! Quelle abondance de vie! Elle marche de surprise en surprise.

Plus loin elle est prise d'hésitation: Par qui cette chambre est-elle occupée? Qui va-t-elle y trouver, remplaçant la chère absente? — Elle entre. Son regard prend une expression attendrie; elle reconnaît Blanche, sa mignonne chérie. Ce sont donc là les douces petites mains qui ont fait dans sa chambre de si gentils préparatifs pour son retour! Comme elles seront heureuses du revoir, toutes deux!

Les pas de notre visiteuse ont été si légers qu'aucun des dormeurs n'en a été inquiété. Et maintenant, en attendant leur réveil et la joie de les presser sur son cœur, elle veut descendre dans le jardin que le soleil inonde de clarté et que les oiseaux remplissent de leurs chansons. Curieuse, elle examine tout sur son passage et ne se sent nullement étrangère dans la chère maison. Un parfum délicieux attire soudain son attention. Une gerbe de lis de Pâques, d'une beauté et d'une délicatesse remarquables, orne la pièce familiale. Elle les contemple avec amour et effleure même de ses lèvres leurs pures corolles, car elle en a saisi le symbole. Arrivée au seuil de la maison, elle reste un instant immobile. La nature est resplendissante; elle ne l'a jamais vue aussi belle. Oh! murmure-t-elle, que le printemps est beau dans l'âge d'or! La terre de l'Eden ne doit pas avoir été parée de plus de gloire! Elle cherche à se représenter le revoir de ses bien-aimés dans des conditions si merveilleuses. Absorbée dans ses pensées, et le gazon amortissant le bruit des pas, elle n'entend ni ne remarque que quelqu'un s'approche d'elle. Soudain deux bras vigoureux l'entourent et une voix se fait entendre:

«C'est toi, petite sœur, que je trouve ici!»

Cette voix bien connue lui arrache une cri:

«Bertrand! mon cher Bertrand! Toi aussi, tu es de retour!»

Leur attitude dénote la surprise mutuelle et l'admiration. Ils s'examinent en silence. Marguerite reconnaît son frère aîné, celui qui avait laissé sa vie sur le champ de bataille, mais rien en lui rappelle le soldat fatigué d'autrefois. Bertrand de son côté est prompt à observer la transformation de sa sœur. L'exquise régularité de ses traits, l'harmonie de tout son être dépassait tout ce qu'il avait vu jusqu'alors. Il saisit peu à peu l'importance de ses paroles et, la voix émue, respectueusement, il lui dit:

«Dis, ma sœur, toi aussi tu étais partie?»

«C'était la grippe, répondit-elle; durant presque une année j'ai été malade. Il me semble que c'est hier que toute l'horreur de ma maladie a été anéantie dans l'inconscience. Je me suis éveillée ce matin — à un appel, j'en suis certaine — et toute ma faiblesse m'a abandonnée. Je me sens délicieusement bien.»

Elle raconte à son frère les découvertes qu'elle vient de faire; elle lui dit son immense bonheur. Le jeune homme est en proie à une grande émotion.

«Tu t'es éveillée ce matin, dis-tu! Ai-je donc été longtemps absent? Il me semble aussi que c'est hier que quelque chose d'étrange m'arriva qui me priva de la lumière. Comme toi, j'ai l'impression d'avoir entendu une voix, la voix de notre

mère, disant: 'Viens, mon fils, c'est le moment de te lever'. Une fois debout, j'ai regardé autour de moi et j'ai été surpris de me trouver à la maison, l'endroit qui m'est le plus cher au monde. Tu es la première personne que je vois depuis mon réveil. Viens, petite sœur, allons rejoindre les nôtres!»

Marguerite pose tendrement sa main sur le bras de son frère.

«Attends un instant, lui dit-elle, il faut que je te dise... sais-tu que mère n'y est plus? Peux-tu comprendre? Te souviens-tu des espérances qu'elle avait?»

«Oui, répond le jeune homme, j'ai également acquis ce matin la certitude que ces espérances sont devenues réalité. Je crois que notre bonne et tendre mère est près de nous

et qu'elle peut nous témoigner ses soins dévoués mieux qu'elle ne pourrait le faire étant ici avec nous, puisque elle a même la puissance de vaincre la mort.»

«Allons maintenant embrasser nos bien-aimés, dit Marguerite. Ils sont sûrement debout. Peut-être nous attendent-ils déjà! Quelle allégresse que ce revoir! Nous allons tous ensemble fêter les joies de Pâques et les délices de la résurrection.»

«*Les rachetés de l'Eternel retourneront, ils iront à Sion avec des chants de triomphe, et une joie éternelle couronnera leur tête, l'allégresse et la joie s'approcheront, la douleur et les gémissements s'enfuiront.*» — Esaïe 35 : 10.

J. D. G.

Les enfants des rues à Moscou

Plus de 15.000 enfants orphelins ou abandonnés errent, mal vêtus, sans toit ni nourriture, dans les rues de la capitale bolchéviste; ils mendient et vagabondent. Chaque jour, des douzaines d'entre eux meurent de froid ou de faim. D'autres sont écrasés par les autos ou les tramways et leurs pauvres corps ensanglantés gisent dans la boue ou la neige. En dépit de ces horreurs, des centaines de petits êtres arrivent chaque jour de toutes les parties de l'immense empire, absorbés par l'appétit insatiable de la ville révolutionnaire. C'est le renversement de l'ordre social qui arrache ces faibles existences à leur sol natal pour les jeter dans le remous funeste de la grande ville. Jamais auparavant on n'avait vu à Moscou ni ailleurs autant d'enfants vagabonds; la cause en est vraisemblablement la guerre, à la révolution et au bolchévisme. Le vagabondage s'est considérablement accru à la suite de la nouvelle politique économique, lorsque l'Etat, cessant d'entretenir les nécessiteux, les abandonna à leur triste sort.

Aux arrêts des tramways, beaucoup de ces enfants, sales et malades, entrent dans les voitures pour mendier. Dans les gares de chemins de fer où les trains stationnent pendant des heures, on en voit qui se tiennent durant tout ce temps en face des voitures, exposés au froid et à la pluie, suppliant lamentablement: «Djadenka dai chleb! Petit père, donne-moi du pain». Ils répètent ces mots cent fois, mille fois, inlassablement, avec des voix monotones et désespérantes; c'est un spectacle lamentable et inoubliable.

Partout, dans les trains, dans les maisons, dans les théâtres et les cafés, ils entrent comme une armée de rats, mendiant et volant. Beaucoup ont un petit négoce; mais une loi du gouvernement soviétique interdit aux mineurs de moins de quatorze ans de faire du commerce dans les rues; en théorie ceci est bien, mais pratiquement, l'application de cette loi est très mal comprise. On voit fréquemment un soldat de milice appréhender un gamin de huit ou neuf ans en train de vendre sans autorisation des cigarettes ou des allumettes; le petit se défend des pieds et des poings et pousse des cris lamentables. Il se passe alors une scène révoltante: l'enfant est battu en pleine rue et conduit en prison. «A la Tcheka!» disent les passants, et l'on regarde le jeune délinquant d'un œil de pitié, car le châtement infligé est abusif. Il n'est pas rare de voir des enfants de dix à douze ans escortés comme de dangereux malfaiteurs par des soldats de haute taille portant sabre et fusil.

Ces vagabonds moscovites appartiennent à diverses catégories. La plupart sont réellement sans domicile fixe et sans moyens de subsistance. Ils ont quitté pour la première fois

le village natal qui avait été pour eux le monde; la grande ville avec son vacarme, son apparence brillante, sa réclame fantaisiste, ses cinémas lumineux, etc., les intimide et les hébète. Ils errent au hasard; ils ne peuvent trouver ni occupation ni logis convenable; ils ignorent les asiles de refuge et en sont réduits à camper dans la rue.

La seconde catégorie comprend les «trafiquants». Postés à chaque coin de rue, gamins ou fillettes offrent des allumettes, des fleurs ou autre chose; ils sont accoutumés à ce métier et luttent courageusement pour vivre, résistant à l'occasion aux autorités et à la milice qui leur font la chasse.

Puis il y a la classe des enfants qui font une profession du vol organisé et de la mendicité réunis. Ce sont de véritables petits vauriens dont les vices ont trouvé dans la Russie actuelle un terrain favorable à leur développement. Il arrive même parfois qu'ils sont aidés ou poussés au mal par de mauvais parents qui profitent de leurs rapines.

On ne peut passer sous silence les indignités auxquelles se livre la Tcheka. Cette institution dont l'astuce et la perfidie ne connaissent pas de bornes ne craint pas, pour parvenir à ses fins, d'utiliser la détresse et l'ignorance de cette malheureuse jeunesse. Les plus intelligents, les plus débrouillards d'entre eux sont recherchés avec soin et chargés d'une mission honteuse: ils doivent suivre à la piste en mendiant toute personne suspecte afin d'espier ses faits et gestes et de rapporter ses moindres propos, la Tcheka ayant pour principe de se servir de tout. C'est ainsi que ce système d'espionnage de la Russie soviétique amène les créatures les plus innocentes dans ses filets.

C'est un fait que la jeunesse russe est totalement dépravée. Des mères se plaignent qu'elles n'osent plus s'absenter parce que leurs enfants en profitent pour voler tout ce qui peut s'emporter du logis. Les adolescents ne connaissent plus aucune règle de conduite; on voit des mères de treize ou quatorze ans, et de nombreux écoliers atteints de maladies vénériennes.

Ainsi qu'on l'a mentionné plus haut, ces enfants des rues de Moscou affluent de toutes les parties de l'empire, notamment des villages éprouvés par la famine. Ils n'ont d'autre but que la capitale. Ils viennent de l'empire de la faim; leur patrie étant devenue un désert, ils en sont chassés, comme par une puissance mystérieuse. Leur vie est devenue un tissu de souffrances inouïes et leur fin est misérable. Moscou, cette ville nerveuse, anémique, indifférente et désespérante leur donne un triste asile. Ses cours sombres, les arcades de ses ponts, les latrines, les gares ou les dépôts de marchandises.

leur servent de gîte. Comme des chiens galeux, ils se cachent dans les lieux les plus incroyables pour se garantir du froid: derrière les tuyaux de chauffage des stations de chemins de fer, dans des tas d'ordures, etc.

La misère en Russie est due en grande partie au froid intense et terrible qui sévit durant sept mois de l'année; c'est le gél qui fait périr la plupart des enfants sans toit. Le gouvernement soviétique fait ce qu'il peut contre cette misère. Mais il est impuissant à réagir. Un certain mot d'ordre de propagande des Communistes est: «Tout pour l'enfance». Paroles touchantes, en vérité, mais qui, en pratique, deviennent une amère ironie.

De nombreux asiles et maisons d'isolement ont en effet été créés. Ils dépendent d'un ministère spécial, d'une «Commission pour la protection de l'enfance». Les fonctions de cette institution médico-pédagogique plutôt que judiciaire consistent à accueillir les jeunes vagabonds ayant des dispositions au crime; à faire tout ce qui est possible pour combattre le mal en eux et leur éviter par là la prison ou le pénitencier où ils ne feraient que se pervertir davantage. Mais malheureusement, les établissements qui devaient servir à un si noble but, — le relèvement et l'éducation morale de la jeunesse, — sont actuellement dans un état inouï de saleté, de misère et d'abandon. Tout y fait défaut. Les enfants n'ont ni vêtements, ni nourriture en suffisance; ils succombent aussi sûrement dans ces «chambres de la mort» (appellation humoristique due aux soviets eux-mêmes) que dans la rue. Une visite à l'un de ces lieux de refuge qui portent presque tous le nom d'une personnalité communiste de marque (Lénine, Marx, Rosa Luxembourg, etc.) donne lieu à des réflexions plutôt mélancoliques sur le contraste entre la théorie et la pratique en Russie. — Voici, par exemple, une ancienne villa située

dans un des beaux quartiers de Moscou. Aujourd'hui elle est dans un tel état de délabrement qu'elle menace à tout moment de s'effondrer, malheur qui est survenu déjà à plusieurs bâtiments du voisinage. La plupart des vitres en sont brisées et remplacées par du papier. A l'intérieur, un froid humide et pénétrant; le plafond dégoutte. Des enfants sales et mal vêtus se traînent sur le plancher ou sont blottis dans les coins. Beaucoup d'entre eux ont un aspect misérable et peu attrayant: front bas, regards obliques, yeux hébétés, plaies sales sur le corps. La directrice de l'asile se prépare justement à donner une leçon d'écriture aux petits; mais hélas! pour une cinquantaine d'enfants, elle n'a que dix crayons et cahiers, et de fort mauvaise qualité. Elle réfléchit un instant, cherchant autre chose. Elle divise ses élèves en deux groupes: les Russes à droite, les Tartares à gauche; elle fait un signe et voici que ces pauvres petits êtres grelottants et rachitiques, aux ventres ballonnés par la faim, aux têtes d'idiots, entonnent d'une voix aiguë, pitoyable, d'une voix qui fend le cœur, l'Internationale en l'honneur du visiteur surpris. Le premier groupe chante d'abord en russe, puis le second en tatar. C'est un concert lamentable et un spectacle navrant que l'on ne peut oublier.

Le fait qu'il y a actuellement dans la rue et dans les asiles de la capitale bolchéviste 15 000 enfants sans famille, que leur nombre grandit journellement en dépit d'une forte mortalité, que 50 000 autres ont déjà péri durant ces dernières années, ce fait, disons-nous, jette une lumière révélatrice sur l'état général désespéré de la population en Russie. La grande détresse qui règne partout dans ce pays, qui en a atteint même les coins les plus reculés est représentée avec une netteté troublante dans ce sombre tableau. Quelle doit donc être la force de l'ouragan dévastateur!

G. A. a.

Le printemps

Le printemps! le printemps! la magique saison!
Le ciel sourit de joie à la jeune nature,
L'aube aux cheveux dorés s'éveille à l'horizon,
Dieu d'un rayon d'amour pare sa créature.

Avril a secoué le manteau de l'hiver,
Les marronniers touffus dressent leurs grappes blanches;
Partons, le soleil luit et le chemin est vert,
Les feuilles et les fleurs frémissent sur les branches.

Avez-vous reconnu le pinson gazouilleur?
Le rossignol plaintif attendrit les bocages;
Hirondelle, reviens! le pays est meilleur,
Reviens, car nous t'aimons et n'avons pas de cages.

La brise fraîche encor frémit dans les ormeaux,
Le pommier tremble et verse une pluie odorante,
La vigne épanouie étend ses verts rameaux
Et promet une grappe à la coupe enivrante.

Arsène Houssaye.

Le cortège triomphal du printemps

Le printemps! Saison magique; saison enchantée, dont le charme a inspiré aux poètes leurs vers les plus beaux et aux peintres leurs œuvres les plus exquises. Saison dont la féerie nous émeut et nous enchante. Chaque année se présente à nos yeux ravis son cortège de surprises. Dans les bois se déploie une succession de teintes admirables, du vert tendre des hêtres au vert foncé des vieux sapins majestueux. Dans les prairies animées déjà du gai bourdonnement des insectes, les fleurs qui semblent rivaliser de beauté et de grâce offrent leur corolle humide aux doux rayons du soleil. L'alouette, ivre d'air et de liberté, monte bien haut dans l'azur en chantant son hymne de reconnaissance.

Que de changements en si peu de temps! Il y a un mois à peine, tout était mort, tout reposait. La glace, la neige, le froid ont dû battre en retraite devant le printemps, ce roi triomphant qui conquiert le pays tout entier; ils ont disparu on en sait comment. De leur règne brutal il ne reste aucune trace. La beauté, la résurrection, la vie leur ont succédé. N'est-ce pas là un symbole merveilleux! Cela ne nous enseigne-t-il pas le triomphe final de la justice et de la vérité qui vaincront le mensonge, l'injustice, l'iniquité et qui rempliront la terre de leurs fruits vivifiants!

Pax

Gethsémané

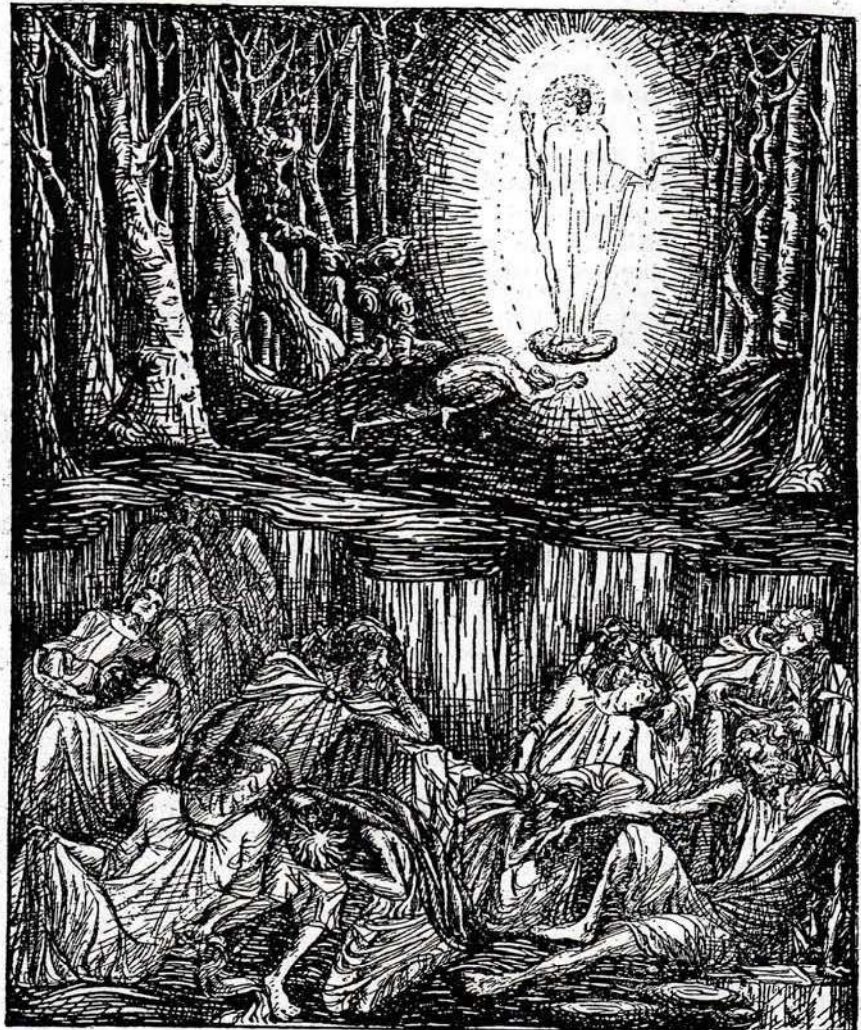
Pendant 3 ans et demi le Fils de l'homme parcourut la Judée, la Samarie et la Galilée. Ce furent pour lui trois ans et demi de fatigues, de luttas, de privations; trois ans et demi de joies, de dévouement, de sacrifice volontaire. Partout où il passait, il laissait la consolation, le réconfort, la guérison:

instants pour se recueillir, pour chercher du réconfort auprès de son Père. Il s'est retiré avec ses disciples dans le paisible jardin de Gethsémané. Tandis que ces derniers dorment, ayant succombé à leur fatigue, il traverse un douloureux combat, un combat qu'aucune âme humaine n'a soutenu



Vois-tu, seul en Gethsémané,
Jésus, de souffrances miné
Sous l'effort
De la mort ?
Entends sa plainte, vois ses pleurs ;
Il boit la coupe des douleurs.

Vois-tu son front sanglant baissé ?
Son corps meurtri s'est affaissé
En luttant,
Et pourtant
Son cœur soumis a répété :
Père, accomplis ta volonté.



Gethsémané

Dessin de Charlotte Gonthard

les aveugles voyaient, les paralytiques marchaient, les malades renaissaient à la vie. Tous ensemble, ils louaient Dieu pour les miracles qu'accomplissait son prophète. Le pain qu'il donnait, à ses auditeurs les rassasiait et les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche nourrissaient leur âme. L'austérité de sa vie, le charme de sa personne, la noblesse de son caractère, lui attiraient à la fois l'admiration et le mépris. Les uns disaient: C'est un grand prophète; les autres, c'est un buveur et un mangeur. Ses disciples l'appelaient Fils de Dieu; les pharisiens le disaient possédé des démons...

Son ministère est presque achevé; le but pour lequel il est venu sur cette terre n'est pas loin d'être atteint. Il doit mourir, mourir d'une mort ignominieuse, la mort sur la croix, pour racheter la race humaine. A la pointe du jour ses ennemis se saisiront de lui, il ne lui reste donc que quelques

depuis. Il est en proie à une angoisse indicible: a-t-il réellement accompli jusque dans ses moindres détails la mission que le Très-Haut lui avait confiée! Il est en agonie; sa sueur devient comme des grumeaux de sang qui tombent à terre. Et pas un seul des disciples ne le comprend! Le tragique de l'heure leur échappe.

Tandis qu'il lutte ainsi seul, dans la nuit, un messager céleste lui apporte le baume réconfortant envoyé par son Père.

Maintenant Jésus va à la rencontre de ses ennemis avec la décision irrévocable de boire la coupe jusqu'à la lie en accomplissant fidèlement sa mission jusque sur la croix.

Quelle attitude royale et majestueuse! L'adversaire ne lui peut rien!

PAX.

Signes des temps

TRANSMISSION DE L'ENERGIE ELECTRIQUE SANS FILS

D'Italie on nous apprend qu'un jeune ouvrier de l'arsenal de Tarente, après quelques années d'étude et d'applications très sévères, est arrivé à transmettre l'énergie électrique sans fils conducteurs.

Cette invention se baserait sur les essais de Hertz, Lenard et Roentgen et sa réalisation permettra de transmettre l'énergie électrique sans fils jusqu'à 5 000 kilomètres.

Selon des projets à l'étude, avec deux stations hydro-électriques, une dans le nord et une autre dans le midi de l'Italie, on pourra fournir la force et la lumière à tout le pays.

Le conducteur électrique de la nouvelle invention est aérien et gazeux, invisible aux plus parfaits moyens optiques modernes et avec une direction établie. Sa résistance électrique est presque à zéro, et permet la transmission de milliers d'ampères sous une tension de 150 volts à une distance de 1000 kilomètres, avec la même chute de potentiel qu'aujourd'hui on obtient pour transmettre avec les fils conducteurs métalliques à une distance d'un kilomètre.

Il y a donc à envisager non seulement l'économie des lignes conductrices actuelles, mais plus principalement celle plus grande encore réalisée par la non déperdition du potentiel électrique.

D'après des calculs faits, l'inventeur assure qu'une compagnie hydro-électrique pourrait fournir la force et la lumière

à toute l'Italie pour une somme de 5 fr. par année, en se basant sur 10 millions de familles.

Pour une somme si minime, les familles n'emploieraient plus ni le pétrole, ni le charbon, ni tout autre combustible.

Les chemins de fer, les usines, les ateliers, les chantiers marchant sans fils, on comprend aisément la grande économie qui résulterait de la suppression des installations actuelles.

Et si l'énergie électrique sans fils pouvait s'appliquer à la navigation, un simple moteur remplacerait les encombrantes chaudières et machines à vapeur en usage aujourd'hui.

Il est certain que si cette invention se réalisait, l'industrie mondiale en serait révolutionnée. Ce serait un grand pas vers l'AGE D'OR.

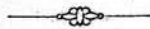
* * *

Un nouveau miracle de la science

DE NOMBREUX AVEUGLES DE GUERRE VONT-ILS POUVOIR RECOUVRER LA VUE?

Les journaux ont fait connaître les surprenantes cures d'un éminent chirurgien oculiste bordelais, le Dr. Bonnefon.

Le dernier opéré, M. Carrier, de Toulouse, aveugle de guerre, distingue tous les objets à quelques mètres de distance. Sa guérison a été constatée par les milieux scientifiques et a produit dans le monde médical une grosse impression.



Boîte aux lettres

Question : On dit que Christophe Colomb et Améric Vespuce ont découvert l'Amérique; comment se fait-il qu'ils ont trouvé des humains sur ce continent jusqu'alors inconnu?

Réponse : Les partisans de la théorie de Wegener, récemment parue dans les journaux, auraient vite trouvé une solution à cette question, en disant que lors du décollement des continents les habitants du globe, disséminés çà et là, furent séparés les uns des autres et isolés complètement et qu'ainsi il est naturel qu'il y en ait eu aussi en Amérique.

Ceux qui croient à l'existence lointaine de l'Atlantide raconteraient peut-être que c'étaient des survivants de la malheureuse île qui l'avaient quittée avant qu'elle ne disparût dans les eaux de l'Atlantique, ainsi que certaines légendes le laissent entendre.

Nos vues à ce sujet sont un peu différentes, bien que nous admettions que certaines ruptures ou affaissements de terrain se soient produits à des époques diverses et qu'il puisse même en survenir présentement, la terre n'ayant pas encore atteint sa perfection. Nous ne pouvons nullement nous étonner des phénomènes sismiques qui se déroulent fréquemment de nos jours, car nous sommes dans une période de transition.

Les divers continents n'émergèrent pas tous en même temps. Le continent américain surgit sans doute après les autres. Les humains que les deux navigateurs y rencontrèrent

étaient des descendants de Noé et de ses fils comme les autres humains; il n'y a là aucun doute.

Ce ne fut qu'en 1492 que Colomb découvrit le nouveau monde. Or, il paraît que vers les VIII^e et IX^e siècles des Norvégiens avaient déjà poussé des reconnaissances jusque dans le Groenland et même dans l'Amérique du Nord.

Il est possible que par le détroit de Béring d'autres expéditions de ce genre aient été faites à plusieurs reprises, à une époque antérieure, par des habitants venant des contrées asiatiques. Ceci semblerait donner raison à la pensée émise par quelques-uns que la race rouge — la race indigène de l'Amérique — est un dérivé de la race jaune.

Une autre hypothèse peut encore être émise. En étudiant l'histoire, nous apprenons que certaines villes des temps anciens furent renommées par suite de leur trafic maritime, telles Sidon, Tyr, Carthage, etc. Le trafic maritime peut avoir existé en des temps plus reculés encore. Il ne serait pas déraisonnable de supposer que les descendants de Noé aient conservé le souvenir de la barque gigantesque de leur ancêtre et qu'ils aient parcouru les mers. Il est généralement admis que l'on voyageait bien longtemps avant la naissance de Christophe Colomb. On peut donc admettre qu'alors déjà des hommes à l'humeur intrépide se soient mis à la recherche d'un lieu plus propice que le leur pour y vivre, qu'ils aient affronté l'Océan et que les vents les aient poussés sur le nouveau monde où Colomb rencontra leurs descendants.

La Harpe de Dieu

La Justice manifestée.

LES MORTS SONT INCONSCIENTS

La croyance en un état conscient des morts est le résultat d'une autre tromperie grâce à laquelle Satan a aveuglé l'humanité. Cette doctrine n'est nullement approuvée par la Bible. Ceux qui meurent n'auront plus jamais notion de quoi que ce soit, si le Seigneur ne les réveille. Nous discuterons plus tard de la résurrection des morts. Si l'âme était immortelle, elle aurait conscience de son existence et serait quelque part. Examinons les passages des Ecritures qui prouvent que les morts n'ont plus aucune connaissance.

«Car celui qui meurt n'a plus ton souvenir; qui te louera dans le séjour des morts?» (Psaume 6:6). Ceci montre que dans la mort la mémoire n'existe plus. «Ce ne sont pas les morts qui célèbrent l'Eternel, ce n'est aucun de ceux qui descendent dans le lieu du silence» (Psaume 115:17). Ainsi donc, ils ne parlent pas.

Les morts ne peuvent ni respirer, ni penser, ni sentir. «Tu leur retires le souffle, ils expirent et retournent dans leur poussière» (Psaume 104:29). «Leur souffle s'en va, ils rentrent dans la terre, et ce même jour leurs desseins périssent» (Psaume 146:4). Une personne qui se trouve dans un état d'inconscience n'éprouve aucune sensation. Ceci peut être illustré par le fait que le malade qui doit être opéré est d'abord soumis par le chirurgien à l'action d'un anesthésique qui l'endort et le rend insensible à la douleur.

Les Ecritures disent encore: «Les vivants, en effet, savent qu'ils mourront, mais les morts ne savent rien... Et leur amour, et leur haine, et leur envie ont déjà péri» (Ecclésiaste 9:5, 6). Etant dans l'inconscience, les morts n'éprouvent aucun sentiment. «Tout ce que ta main trouve à faire avec ta force, fais-le; car il n'y a ni œuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse dans le séjour des morts, où tu vas.» — Ecclésiaste 9:10.

Parlant de l'homme, Dieu dit: «Mais l'homme qui est en honneur n'a point de durée, il est semblable aux bêtes que l'on égorge» (Psaume 49:13). Ce qui a péri ne peut être conscient, ne peut exister et ne peut naturellement pas être immortel.

«Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle» (Jean 3:16). Ces paroles de Jésus prouvent d'une façon concluante que la mort serait l'extinction complète s'il n'avait pourvu à la rédemption; elles réfutent toute idée de survivance après la mort, ainsi que l'immortalité de l'âme.

La Bible parle de la mort comme d'un sommeil, et cela parce que Dieu, au temps marqué, réveillera tous les humains descendus dans la tombe pour leur donner l'occasion d'ob-

tenir la vie. Elle abonde en citations où il est question des morts comme étant endormis. En voici quelques-unes: «Et David s'endormit avec ses pères, et il fut enterré dans la ville de David» (1 Rois 2:10—D.). «Les pères se sont endormis» (2 Pierre 3:4—D.). «La plupart sont demeurés en vie jusqu'à présent, mais quelques-uns aussi se sont endormis» (1 Corinthiens 15:6—D.). «Or, nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance à l'égard de ceux qui dorment; ... Dieu amènera ceux qui se sont endormis par Jésus [dans la résurrection].» — 1 Thessaloniens 4:13, 14 (D.).

La conclusion logique que nous devons tirer de ces passages est que les morts sont dans un état d'inconscience complète depuis le moment de leur décès jusqu'à celui où il plaira au Seigneur de les réveiller et de leur donner une occasion de vivre, ce qu'il s'est proposé de faire, ainsi qu'on peut le voir clairement dans le plan divin (Jean 5:28, 29). L'homme fut tiré de la poussière de la terre. Il fut condamné à y retourner; c'est là la condition de mort. Le Seigneur dit: «Et ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront.» — Daniel 12:2.

DIEU TOURMENTE-T-IL QUELQU'UN ?

Pendant longtemps, on a enseigné aux hommes que le châtiment des méchants, de ceux qui désobéissent à Dieu, était des tourments éternels dans un enfer de feu et de soufre qui ne s'éteint jamais. Beaucoup ont été détournés de l'étude de la Bible par cette terrible doctrine. C'est grâce à elle aussi que beaucoup ont refusé de croire en Dieu et au Seigneur Jésus. La doctrine des tourments éternels est encore une invention de Satan destinée à duper les hommes. Elle ne peut être vraie pour au moins quatre raisons distinctes: (1) parce qu'elle est déraisonnable, (2) parce qu'elle est inconciliable avec la justice divine, (3) parce qu'elle est contraire au principe de l'amour, (4) parce qu'elle est tout à fait opposée aux Ecritures.

Il paraît étrange que des hommes doués de toutes leurs facultés de raisonnement en soient arrivés à croire que le Créateur tout-sage tourmenterait éternellement quelques-unes de ses créatures. A quoi serviraient ces tourments? Apporteraient-ils quelque bien? Seraient-ils à la gloire de Dieu?

Les créatures de Jéhovah ne pourraient être tourmentées éternellement que s'il le voulait lui-même. Un Dieu raisonnable et aimant ne saurait maltraiter ses créatures quelles qu'elles soient. Un créateur qui aurait établi un système de tourments sans fin serait un cruel ennemi et non pas un Dieu raisonnable. L'homme n'est pas parfait et pourtant il a en lui un certain degré de bonté. Il ne torture pas son cheval, son chien ou son chat.

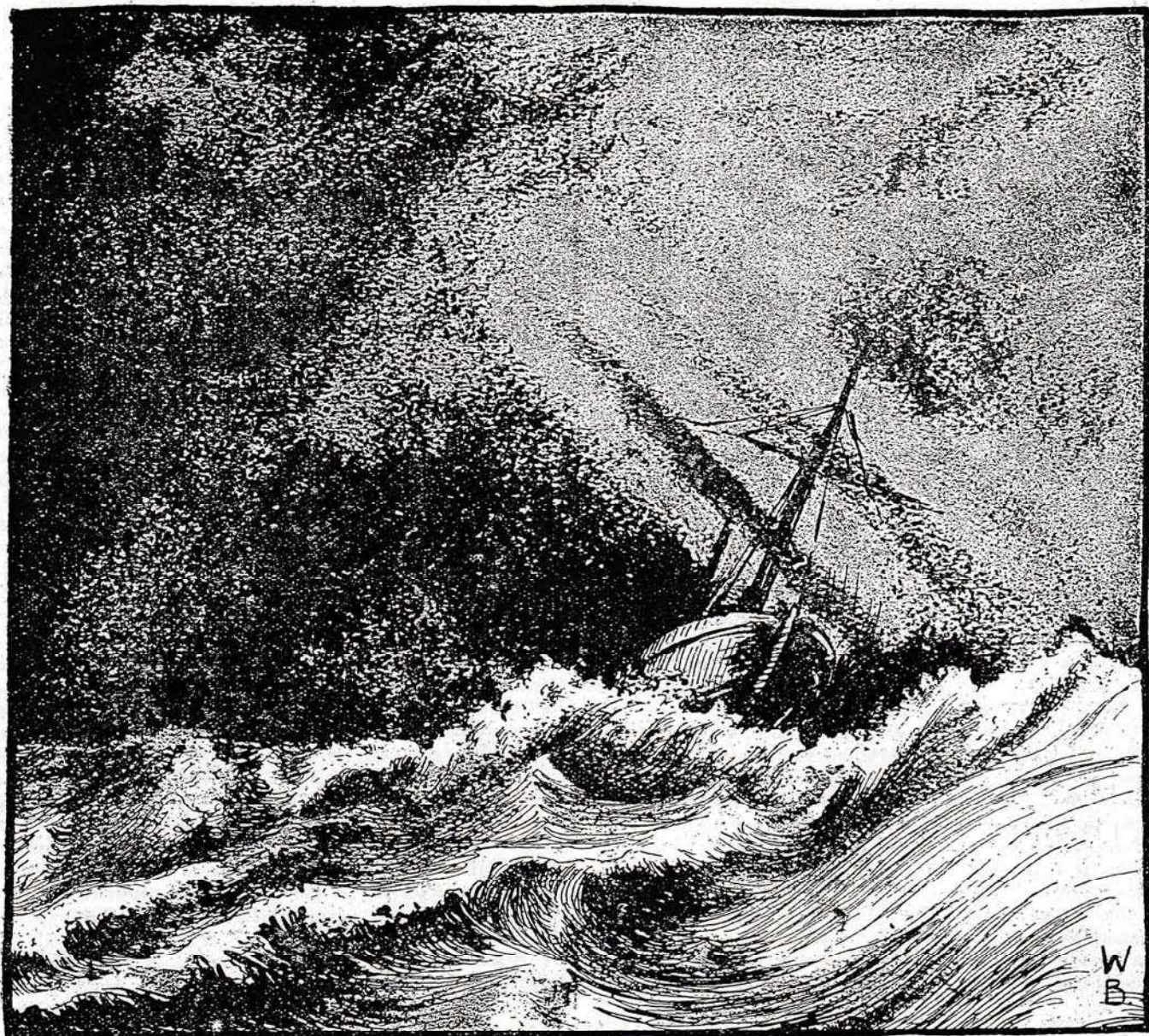
J. F. R.

Trouvez Dieu

Trouvez Dieu: son idée est la raison de l'être,
L'œuvre de l'univers n'est que de le connaître.
Vers celui dont le monde est l'émanation,
Tout ce qu'il a créé n'est qu'aspiration!
L'éternel mouvement qui régit la nature
N'est rien que cet élan de toute créature
Pour conformer sa marche à l'éternel dessein,
Et s'abimer toujours plus avant dans son sein!

Le murmure vivant de la nature entière
N'est que l'écho confus d'une immense prière:
De la mer qui mugit aux sources du vallon,
Tout exhale un soupir, tout balbutie un nom;
Ce cri, qui dans le ciel d'astre en astre circule,
Tout l'épèle ici-bas, l'homme seul l'articule.
L'océan a sa masse et l'astre sa splendeur;
L'homme est l'être qui prie, et c'est là sa grandeur!

A. De Lamartine



La nuit

pendant que les pêcheurs sont en mer

Les visions se répandent
 Dans le firmament terni ;
 De hideux nuages pendent
 Au noir plafond infini ;
 L'étoile y vient disparaître,
 Il semble qu'une main traître,
 Guettant les astres vermeils,
 Au fond de l'ombre indignée,
 Tend ses toiles d'araignée,
 Pour ces mouches, les soleils.

L'arbre se tord sur la côte ;
 Le flot s'acharne au récif ;
 Une clameur triste et haute ;
 Avertit l'homme pensif ;
 L'écume roule, avalanche ;
 La lame féroce et blanche
 Luit comme l'yatagan ;
 La terre sanglote et souffre,
 Livrée aux baisers du gouffre,
 Au viol de l'ouragan.

La mer n'est plus qu'épouvante ;
 Le ciel s'effare ; on dirait
 Que la nature vivante
 Devient songe et disparaît ;
 Tout prend l'aspect et la forme
 D'une horrible ébauche énorme
 Ou d'un grand rêve détruit ;
 Les ténèbres en décombres
 Emplissent de leurs blocs sombres
 L'autre immense de la nuit.

Ah ! n'est-ce pas, Dieu sublime,
 Dieu qui fis l'arche et le pont,
 Que tout naufrage est un crime
 Et que quelqu'un en répond ?
 S'il manque une seule tête,
 Tu puniras la tempête ;
 Tu sais, toi qui nous défends :
 Et qui fouilles les réparés,
 Le compte de tous les pères,
 Le nom de tous les enfants !

Victor Hugo.